





N<sup>o</sup> 1-3-4-5-6



Library  
of the  
University of Toronto



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

# OBSERVATIONS

DE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

DE GENEVE.

*Sur la Réponse qui a été faite à son  
Discours.*

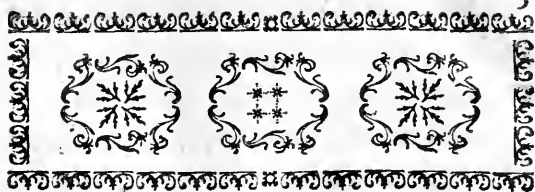


---

M. DCC. LI.

---





# OBSERVATIONS

DE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

DE GENÈVE.

*Sur la Réponse qui a été faite à son  
Discours.*



E devrois plutôt un remer-  
cément qu'une réplique à  
l'Auteur Anonyme, qui vient  
d'honorer mon Discours d'u-  
ne Réponse. Mais ce que je dois à  
la reconnoissance ne me fera point  
oublier ce que je dois à la vérité; &  
je n'oublierai pas, non plus, que tou-  
tes les fois qu'il est question de raison,

A ij

les hommes rentrent dans le droit de la Nature , & reprennent leur première égalité.

LE Discours auquel j'ai à répliquer est plein de choses très-vraies & très-bien prouvées , auxquelles je ne vois aucune Réponse : car quoique j'y sois qualifié de Docteur , je serois bien fâché d'être au nombre de ceux qui sçavent répondre à tout.

MA défense n'en fera pas moins facile. Elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'oppose ; car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point , ce sera , je crois , l'avoir assez bien défendu.

JE puis réduire à deux points principaux , toutes les Propositions établies par mon Adversaire ; l'un renferme l'éloge des Sciences ; l'autre traite de leur abus. Je les examinerai séparément.



IL semble au ton de la Réponse ; qu'on seroit bien aise que j'eusse dit des Sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon Discours , a dû me coûter beaucoup ; c'est , selon l'Auteur , un aveu arraché à la vérité & que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par la vérité , il faut donc croire que je pensois des Sciences le bien que j'en ai dit ; le bien que l'Auteur en dit lui-même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu , dit-on , est arraché par force : tant mieux pour ma cause ; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé ? Seroit-ce pour être mal fait ? ce seroit intenter un procès bien terrible à la sincérité des Auteurs ,

que d'en juger sur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court ? Il me semble que j'aurois pû facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est, dit-on, que je me suis rétracté ; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; & tout ce que je puis répondre, c'est que ce n'a pas été mon intention.

LA Science est très-bonne en soi ; cela est évident ; & il faudroit avoir renoncé au bon sens, pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choses est la source de la vérité ; tout connoître est un de ses divins attributs. C'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence, que d'acquérir des connoissances & d'étendre ses lumières. En ce sens j'ai loüé le sçavoir, & c'est en ce sens que le louë mon Adversaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'Homme

peut retirer des Arts & des Sciences; & j'en aurois volontiers dit autant, si cela eût été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

MAIS comment se peut-il faire, que les Sciences dont la source est si pure & la fin si loüable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systèmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de Satyres ameres, tant de misérables Romans, tant de Vers licentieux, tant de Livres obscènes; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalousies, tant de menfonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuses flatteries? Je disois que c'est parce que la Science toute belle, toute sublime quelle est n'est, point faite pour l'hom-

me; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumières dont il a besoin pour cette étude. Mon Adversaire avouë de son côté que les Sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, & que plusieurs en abusent en effet. En cela, nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, & qu'on en abuse toujours, & il ne me semble pas que dans la Réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc assurer que nos principes; & par conséquent, toutes les propositions qu'on en peut déduire n'ont rien d'opposé, & c'est ce que j'avois à prouver. Cependant, quand

nous venons à conclurre, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les Sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eut été à désirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon Adversaire est que, quoique les Sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au Public, mais au petit nombre des vrais Philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de légères Observations à faire, sur quelques endroits de cette Réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers dans les autres, & qui ont pû contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'Auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques

personnalités que je ne relèverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'Auteur m'honore de plusieurs éloges, & c'est assurément m'ouvrir une belle carrière. Mais il y a trop peu de proportion entre ces choses : un silence respectueux sur les objets de notre admiration, est souvent plus convenable, que des louanges indiscrettes. \*

Mon discours, dit-on, a de quoi

\* Tous les Princes, bons & mauvais, seront toujours bassément & indifféremment loués, tant qu'il y aura des Courtisans & des Gens de Lettres. Quant aux Princes qui sont de grands Hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choisis. La flatterie offense leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je sçais bien, du moins, que Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa Statue; mais pour son Panegyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge digne d'un Roy, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercénaire d'un Orateur, mais par la voix d'un Peuple libre.

surprendre; (a) il me semble que ceci demanderoit quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné; ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise seroit aussi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuse à l'intégrité des Académies en général; & il est aisé de sentir combien j'en ferois le profit de ma cause.

On me taxe par des Phrases fort agréablement arrangées de contradiction entre ma conduite & ma

(a) C'est de la question même qu'on pourroit être surpris: grande & belle question s'il en fût jamais, & qui pourra bien n'être pas si-tôt renouvelée. L'Académie Française vient de proposer pour le prix d'éloquence de l'année 1752. un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soutenir que *l'Amour des Lettres inspire l'amour de la vertu*. L'Académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problème; & cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le tems qu'elle accorderoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

doctrine ; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne ; ( *b* ) puisque la Science & la Vertu sont incompatibles , comme on prétend que je m'efforce de le prouver , on me demande d'un ton assez pressant comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question ; cette personnalité ne peut manquer de jeter de l'embarras dans ma Réponse , ou plutôt dans mes Réponses ; car malheureusement j'en ai plus

( *b* ) Je ne sçaurois me justifier , comme bien d'autres , sur ce que notre éducation ne dépend point de nous , & qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner : c'est de très-bon gré que je me suis jeté dans l'étude ; & c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée , en m'apercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur , où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse , en faisant tout pour la vanité.



d'une à faire. Tâchons du moins que la justesse y supplée à l'agrément.

1. QUE la culture des Sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir, c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pû dire que dans chaque Homme en particulier la Science & la Vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeller les vrais Sçavans à leur Cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voye une fois ce que peuvent la Science & la Vertu réunies pour le bonheur du genre humain? Ces vrais Sçavans sont en petit nombre, je l'avoue; car pour bien user de la Science, il faut réunir de grands talens & de grandes Vertus; or c'est ce qu'on peut ~~à peine~~ espérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne sçauroit donc

conclure de mes principes qu'un homme ne puisse être sçavant & vertueux tout à la fois.

2. On pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétendue contradiction , quand même elle existeroit réellement. J'adore la Vertu , mon cœur me rend ce témoignage ; il me dit trop aussi , combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux ; d'ailleurs , je suis fort éloigné d'avoir de la Science , & plus encore d'en affecter. J'aurois crû que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon Discours me garantiroit de cette imputation , je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que sçais-je même , si l'on n'en viendroit point à les

réunir , si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci , quelque peu mérité qu'il puisse être ?

3. Je pourrois rapporter à ce sujet , ce que disoient les Peres de l'Eglise des Sciences mondaines qu'ils méprisoient , & dont pourtant ils se servoient pour combattre les Philosophes Payens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Egyptiens volés par les Israélites : mais je me contenterai pour dernière Réponse , de proposer cette question : Si quelqu'un venoit pour me tuer & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jeter , de m'en servir pour le chasser de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me reproche n'existe pas ; il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égaier sur un frivole paradoxe ;

& cela me paroît d'autant moins nécessaire, que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas du moins celui qu'on employe dans les jeux d'esprit.

Il est tems de finir sur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de soi ; & c'est une indiscretion que le Public pardonne difficilement, même quand on y est forcé. La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent & de ceux qui la défendent, que les Auteurs qui en disputent devroient bien s'oublier réciproquement ; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette règle si aisée à pratiquer avec moi, ne l'est point du tout vis-à-vis de mon Adversaire ; & c'est une différence qui n'est pas à l'avantage de ma réplique.

L'Auteur observant que j'attaque les Sciences & les Arts, par leurs effets  
sur

Sur les mœurs , employe pour me répondre le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états ; c'est comme si, pour justifier un accusé, on se contentoit de prouver qu'il se porte fort bien , qu'il a beaucoup d'habileté , ou qu'il est fort riche. Pourvû qu'on m'accorde que les Arts & les Sciences nous rendent malhonnêtes gens , je ne disconviendrai pas qu'ils ne nous soient d'ailleurs très-commodes ; c'est une conformité de plus qu'ils auront avec la plûpart des vices.

L'Auteur va plus loin, & prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer les beautés de l'univers , & que le spectacle de la nature, exposé, ce semble, aux yeux de tous pour l'instruction des simples , exige lui-même beaucoup d'instruction dans les Observateurs pour en être apperçu. J'avouë que cette proposition me surprend :

feroit-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être Philosophes , ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls Philosophes de croire en Dieu ? L'Ecriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ses œuvres ; je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la Physique , ni que l'Auteur de la Nature soit moins bien adoré par moi qui ne sçais rien , que par celui qui connoît & le cédre , & l'hysope , & la trompe de la mouche , & celle de l'Eléphant.

On croit toujours avoir dit ce que font les Sciences , quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent : l'étude de l'Univers devoit élever l'homme à son Créateur , je le sçais ; mais elle n'élève que la vanité humaine. Le Philosophe , qui se flatte de pénétrer dans

les secrets de Dieu , ose associer sa prétenduë sagesse à la sagesse éternelle : il approuve , il blâme , il corrige , il prescrit des loix à la nature , & des bornes à la Divinité ; & tandis qu'occupé de ses vains systêmes , il se donne mille peines pour arranger la machine du monde , le Laboureur qui voit la pluye & le soleil tour à tour fertiliser son champ , admire louë & bénit la main dont il reçoit ces graces , sans se mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu , & ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X. ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche sçavante que ce blasphême étoit réservé.

*La curiosité naturelle à l'homme , continuë-t'on , lui inspire l'envie d'apprendre. Il devrait donc travailler à la contenir , comme tous ses penchans naturels. Ses besoins lui en font sentir la nécessité. A bien des égards les connoissances sont utiles ; cependant les sauvages sont des hommes , & ne sentent point cette nécessité là , ses emplois lui en imposent l'obligation. Ils lui imposent bien plus souvent celle de renoncer à l'étude pour vacquer à ses devoirs. (c) Ses progrès lui en font goûter le plaisir. C'est pour cela même qu'il devrait s'en défier. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de sçavoir. Cela arrive en effet , à ceux qui ont du talent. Plus il connoît , plus*

(c) C'est une mauvaise marque pour une société ; qu'il faille tant de Science dans ceux qui la conduisent, si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient guères besoin d'étudier pour apprendre les choses qu'ils ont à faire.



*il sent qu'il a de connoissances à acquérir ; c'est-à-dire , que l'usage de tout le tems qu'il perd , est de l'exciter à en perdre encore davantage : mais il n'y a guères qu'un petit nombre d'hommes de génie en qui la vuë de leur ignorance se développe en apprenant , & c'est pour eux seulement que l'étude peut-être bonne : à peine les petits esprits ont-ils appris quelque chose qu'ils croient tout sçavoir , & il n'y a sorte de sottise que cette persuasion ne leur fasse dire & faire. Plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire. On voit qu'en parlant ainsi , l'Auteur a bien plus consulté son cœur qu'il n'a observé les hommes.*

Il avance encore, qu'il est bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir ; & il fait entendre qu'on ne peut s'assurer de sa vertu qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces maximes font au moins

douteuses & sujetes à bien des discussions. Il n'est pas certain que pour apprendre à bien faire , on soit obligé de sçavoir en combien de manières on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur , bien plus infaillible que tous les livres , & qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment , si nous voulions l'écouter toujours ; & comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces pour s'assurer de sa vertu , si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice ?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes , & se défie toujours de ses propres forces : il réserve tout son courage pour le besoin , & ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire , & qui , après avoir bravé & insulté tout le monde , se laisse

battre à la première rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits ressemble le mieux à un Philosophe aux prises avec ses passions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les anciens, mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, si j'avois pû remonter plus haut : j'ai cité aussi un peuple moderne, & ce n'est pas ma faute, si je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore dans une maxime générale des parallèles odieux, où il entre, dit-on, moins de zèle & d'équité que d'envie contre mes compatriotes & d'humeur contre mes contemporains. Cependant, personne, peut-être, n'aime autant que moi son pays & ses compatriotes. Au surplus, je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raisons & ce sont elles qu'il faut peser. Quant à mes

intentions , il en faut laisser le jugement à celui-là seul auquel il appartient.

Je ne dois point passer ici sous silence une objection considérable qui m'a déjà été faite par un Philosophe : \* *N'est-ce point , me dit-on ici , au climat , au tempéramment , au manque d'occasion , au défaut d'objet , à l'économie du gouvernement , aux Coûtumes , aux Loix , à toute autre cause qu'aux Sciences qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs en différens pays & en différens tems ?*

Cette question renferme de grandes vuës & demanderoit des éclaircissmens trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs , il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées , mais très-réelles qui se trouvent entre la nature du gouvernement , & le génie , les

Préf. de l'Encycl.

mœurs & les connoissances des citoyens ; & ceci me jetteroit dans des discussions délicates , qui me pourroient mener trop loin. De plus , il me seroit bien difficile de parler de gouvernement , sans donner trop beau jeu à mon Adversaire ; & tout bien pesé , ce sont des recherches bonnes à faire à Genève , & dans d'autres circonstances.

Je passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente. Je la transcrirai dans ses propres termes ; car il est important de la mettre fidèlement sous les yeux du Lecteur.

*Plus le Chrétien examine l'authenticité de ses Titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi: C'est dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise, qu'il*

*en suit de siècle en siècle le développement ; c'est dans les Livres de morale & les annales saintes , qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.*

*Quoi ! l'ignorance enlevera à la Religion & à la vertu des appuis si puissans ! & ce sera à elle qu'un Docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe , si on ne sçavoit que la singularité d'un système , quelque dangereux qu'il soit , n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour règle que l'esprit particulier.*

J'ose le demander à l'Auteur ; comment a-t'il pû jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis ? Comment a-t'il pû m'accuser de blâmer l'étude de la Religion , moi qui blâme sur-tout l'étude de nos vaines Sciences , parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs ? &

qu'est-ce que l'étude des devoirs du Chrétien , sinon celle de sa Religion même ?

Sans doute j'aurois dû blâmer expressément toutes ces puériles subtilités de la Scholastique, avec lesquelles, sous prétexte d'éclaircir les principes de la Religion, on en anéantit l'esprit en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces Ministres indiscrets , qui les premiers ont osé porter les mains à l'Arche, pour étayer avec leur foible sçavoir un édifice soutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles , qui par leurs misérables pointilleries , ont avili la sublime simplicité de l'Evangile , & réduit en syllogismes la doctrine de Jesus-Christ. Mais il s'agit aujourd'hui de me défendre , & non d'attaquer.

Je vois que c'est par l'histoire & les faits qu'il faudroit terminer cette dispute. Si je sçavois exposer en peu de mots ce que les Sciences & la Religion ont eu de commun dès le commencement , peut-être cela serviroit-il à décider la question sur ce point.

Le Peuple que Dieu s'étoit choisi , n'a jamais cultivé les Sciences , & on ne lui en a jamais conseillé l'étude ; cependant , si cette étude étoit bonne à quelque chose , il en auroit eu plus besoin qu'un autre. Au contraire , ses Chefs firent toujours leurs efforts pour le tenir séparé autant qu'il étoit possible des Nations idolâtres & sçavantes qui l'environnoient. Précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre ; car ce Peuple foible & grossier , étoit bien plus aisé à séduire par les fourberies des Prêtres de Bahal , que par les Sophismes des Philosophes.



Après des dispersions fréquentes parmi les Egyptiens & les Grecs , la Science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joseph & Philon , qui par tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres , furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens , reconnoissables à leur irréligion , furent les Philosophes de Jérusalem ; les Pharisiens , grands hypocrites , en furent les Docteurs. (d) Ceux-ci , quoi qu'ils bornassent à peu près leur Science à l'étude

(d) On voyoit regner entre ces deux partis , cette haine & ce mépris réciproque qui regnerent de tous tems entre les Docteurs & les Philosophes ; c'est-à-dire , entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la Science d'autrui , & ceux qui se piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prises le maître de musique & le maître à danser du Bourgeois Gentilhomme , vous aurez l'antiquaire & le bel esprit ; le Chymiste & l'Homme de Lettres ; le Jurisconsulte & le Médecin ; le Géometre & le Versificateur ; le Théologien & le Philosophe ; pour bien juger de tous ces Gens-là , il suffit de s'en rapporter à eux-mêmes , & d'écouter ce que chacun vous dit , non de soi , mais des autres.

de la Loi , faisoient cette étude avec tout le faste & toute la suffisance dogmatique ; ils observoient aussi avec un très-grand soin toutes les pratiques de la Religion ; mais l'Evangile nous apprend l'esprit de cette exactitude , & le cas qu'il en falloit faire : au surplus , ils avoient tous très-peu de Science & beaucoup d'orgueil ; & ce n'est pas en cela qu'ils différoient le plus de nos Docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle Loi , ce ne fut point à des Sçavans que Jesus-Christ voulut confier sa doctrine & son ministère. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits & les simples. Et dans les instructions qu'il donnoit à ses disciples , on ne voit pas un mot d'étude ni de Science , si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisoit de tout cela.

Après la mort de Jesus-Christ , douze pauvres pêcheurs & artisans entreprirent d'instruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit simple ; ils prêchoient sans Art , mais avec un cœur pénétré , & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi ; le plus frappant étoit la sainteté de leur vie ; leurs disciples suivirent cet exemple , & le succès fut prodigieux. Les Prêtres Payens allarmés firent entendre aux Princes que l'état étoit perdu parce que les offrandes diminuoient. Les persécutions s'éleverent , & les persécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette Religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les Chrétiens couroient au martyre , tous les Peuples couroient au Baptême : l'histoire de ces premiers tems est un prodige continuel.

Cependant les Prêtres des idoles , non contents de persécuter les Chré-

tiens, se mirent à les calomnier; les Philosophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une Religion qui prêchait l'humilité, se joignirent à leurs Prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle Secte. Il falut prendre la plume pour se défendre. Saint Justin Martyr (e)

(e) Ces premiers écrivains qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume, seroient aujourd'hui des Auteurs bien scandaleux; car ils soutenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin dans son entretien avec Triphon, passe en revue les diverses Sectes de Philosophie dont il avoit autrefois essayé, & les rend si ridicules qu'on croiroit lire un Dialogue de Lucien: aussi voit-on dans l'Apologie de Tertullien, combien les premiers Chrétiens se tenoient offensés d'être pris pour des Philosophes.

Ce seroit, en effet, un détail bien flétrissant pour la Philosophie, que l'exposition des maximes pernicieuses, & des dogmes impies de ses diverses Sectes. Les Epicuriens nioient toute providence, les Académiciens doutoient de l'existence de la Divinité, & les Stoïciens de l'immortalité de l'ame. Les Sectes moins célèbres n'avoient pas de meilleurs sentimens; en voici un échantillon dans ceux de Théodore, chef d'une des deux branches des Cyrenaiques, rapporté par Diogène Laerce. *Sustulit amicitiam quod ea nequè insipientibus neque sapientibus aditu . . . Probabile dicebat prudentem virum non seipsum pro patria*  
écrivit

Écrivit le premier l'Apologie de sa foi.

*periculis exponere, neque enim pro insipientium commodis amittendam esse prudentiam. Furto quoque & adulterio & sacrilegio cum tempestivum erit daturum operam sapientem. Nihil quippe horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio, quæ è stultorum imperitorumque plebeculâ conflata est. . . . sapientem publicè absque ullo pudore ac suspitione scortis congressurum.*

Ces opinions sont particulieres, je le sçais; mais y a-t'il une seule de toutes les Sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse; & que dirons-nous de la distinction des deux doctrines si avidement reçue de tous les Philosophes, & par laquelle ils professoient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement? Pythagore fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure; il ne la découvroit à ses disciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand mystere; il leur donnoit en secret des leçons d'Athéisme, & offroit solennellement des Hécatombes à Jupiter. Les Philosophes se trouverent si bien de cette méthode, qu'elle se répandit rapidement dans la Grece, & de-là dans Rome; comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui se moquoit avec ses amis des Dieux immortels, qu'il attestoît avec tant d'emphase sur la Tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y est née aussi avec la Philosophie; & c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'Athées ou de Philosophes qu'ils ont parmi eux. L'Histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit & sincère, seroit un terrible coup porté à la Philosophie ancienne & moderne. Mais la Philosophie bravera toujours la raison, la vérité, & le tems même; parce qu'elle

On attaqua les Payens à leur tour ; les attaquer c'étoit les vaincre ; les premiers succès encouragerent d'autres écrivains : sous prétexte d'exposer la turpitude du Paganisme , on se jetta dans la mythologie & dans l'érudition ; (f) on voulut montrer de la Science & du bel esprit , les Livres parurent en foule , & les mœurs commencerent à se relâcher.

Bien-tôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'Evangile & de la foi des Apôtres , il falut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes ; chacun voulut soutenir son opinion , perça sa source dans l'orgueil humain , plus fort que toutes ces choses.

(f) On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie , d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane , peu convenable à un Chrétien. Cependant , il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à se défendre. Mais qui pourroit voir sans rire toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos Sçavans pour éclaircir les rêveries de la mythologie ?

Tonne ne voulut céder. L'ambition d'être Chef de Secte se fit entendre, les hérésies pullulerent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne tarderent pas à se joindre à la dispute. Ces Chrétiens si doux, qui ne sçavoient que tendre la gorge aux coûteaux, devinrent entr'eux des persécuteurs furieux pires que les idolâtres: tous tremperent dans les mêmes excès, & le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de l'erreur.

Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même source. C'est l'introduction de l'ancienne Philosophie dans la doctrine Chrétienne. A force d'étudier les Philosophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le Christianisme. On osa croire que la Religion en deviendrait plus respectable, revêtue de l'autorité de la Philo-  
C ij

sophie ; il fut un tems où il falloit être Platonicien pour être Orthodoxe ; & peu s'en falut que Platon d'abord , & ensuite Aristote ne fut placé sur l'Autel à côté de Jesus-Christ.

L'Eglise s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorèrent souvent en termes pleins de force & d'énergie : souvent ils tenterent d'en bannir toute cette Science mondaine , qui en souilloit la pureté. Un des plus illustres Papes en vint même jusqu'à cet excès de zèle de soutenir que c'étoit une chose honteuse d'affervir la parole de Dieu aux règles de la Grammaire.

Mais ils eurent beau crier ; entraînés par le torrent , ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient ; & ce fut d'une manière très-sçavante , que la plupart d'entre eux déclamerent contre le progrès des Sciences.



Après de longues agitations , les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixième siècle , le flambeau des Sciences cessa d'éclairer la terre ; le Clergé demeura plongé dans une ignorance , que je ne veux pas justifier , puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit sçavoir que sur celles qui lui sont inutiles , mais à laquelle l'Eglise gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des Lettres , les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De sçavans Hommes émurent la querelle , de sçavans Hommes la soutinrent , & les plus capables se montrèrent toujours les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les Docteurs des différens partis : aucun n'y portoit l'amour de la réconcilia-

tion, ni peut-être celui de la vérité; tous n'y portoient que le désir de briller aux dépens de leur Adversaire; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire; le plus fort imposoit silence au plus foible; la dispute se terminoit toujours par des injures, & la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul sçait quand tous ces maux finiront.

Les Sciences sont florissantes aujourd'hui, la Littérature & les Arts brillent parmi nous; quel profit en a tiré la Religion? Demandons-le à cette multitude de Philosophes qui se piquent de n'en point avoir. Nos Bibliothèques regorgent de Livres de Théologie; & les Casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des Saints & point de Casuistes. La Science s'étend & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire, & personne ne

vêut l'apprendre ; nous sommes tous devenus Docteurs, & nous avons cessé d'être Chrétiens.

Non, ce n'est point avec tant d'Art & d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'Univers , & que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre, le seul nécessaire à un Chrétien , & le plus utile de tous à quiconque même ne le feroit pas , n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur , & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. O vous, Ministres de la Loi qui m'y est annoncée , donnez-vous moins de peine pour m'instruire de tant de choses inutiles. Laissez-là tous ces Livres

Sçavans, qui ne sçavent ni me convaincre, ni me toucher. Prosternez-vous au pied de ce Dieu de miséricorde, que vous vous chargez de me faire connoître & aimer; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étaiez point à mes yeux cette Science orgueilleuse, ni ce faste indécent qui vous déshonorent & qui me révoltent; soyez touchés vous-mêmes, si vous voulez que je le sois; & sur tout, montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette Loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en sçavoir, ni de m'en enseigner davantage, & votre ministère est accompli. Il n'est point en tout cela question de belles Lettres, ni de Philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre & de prêcher l'Évangile, & c'est ainsi que ses premiers défenseurs

I'ont fait triompher de toutes les Nations , *non Aristotelico more* , disoient les Peres de l'Eglise , *sed Piscatorio*.

Je sens que je deviens long , mais j'ai crû ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les Lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'est une chose bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot , il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxième partie de la Réponse , sur laquelle je tâcherai d'être plus court , quoique je n'y trouve guères moins d'observations à faire.

*Ce n'est pas des Sciences* , me dit-on , *c'est du sein des richesses que sont nés de tout tems la mollesse & le luxe*. Je n'avois pas dit non plus , que le luxe fut né des Sciences ; mais qu'ils étoient nés ensemble & que l'un n'alloit guères sans

l'autre. Voici comment j'arrangerois cette généalogie. La première source du mal est l'inégalité ; de l'inégalité font venuës les richesses ; car ces mots de pauvre & de riche sont relatifs , & par tout où les hommes seront égaux , il n'y aura ni riches ni pauvres. Des richesses font nés le luxe & l'oïveté ; du luxe font venus les beaux Arts , & de l'oïveté les Sciences. *Dans aucun tems les richesses n'ont été l'appanage des Sçavans.* C'est en cela même que le mal est plus grand , les riches & les sçavans ne servent qu'à se corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus sçavans , ou que les sçavans fussent plus riches ; les uns feroient de moins lâches flatteurs ; les autres aimeroient moins la basse flaterie , & tous en vaudroient mieux. C'est ce qui peut se voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être sçavans &

riches tout à la fois. Pour un Platon dans l'opulence, pour un Aristippe accrédité à la Cour, combien de Philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur solitude? Je ne disconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de Philosophes très-pauvres, & sûrement très-fâchés de l'être: je ne doute pas non plus que ce ne soit à leur seule pauvreté, que la plûpart d'entre eux doivent leur Philosophie: mais quand je voudrois bien les supposer vertueux, feroit-ce sur leurs mœurs que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les siennes? Les Sçavans n'ont ni le goût, ni le loisir d'amasser de grands biens. Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir. Ils aiment l'étude. Celui qui n'aimeroit pas son métier, feroit un homme bien fou, ou bien misérable. Ils vivent dans la médiocrité; il faut

être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuse & modérée , passée dans le silence de la retraite , occupée de la lecture & du travail , n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle.* Non pas du moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur. Un homme peut-être contraint à mener une telle vie , & avoir pourtant l'ame très-corrompue ; d'ailleurs qu'il importe qu'il soit lui-même vertueux & modeste , si les travaux dont il s'occupe , nourrissent l'oïveté & gâtent l'esprit de ses concitoyens ? *Les commodités de la vie pour être souvent le fruit des Arts , n'en sont pas davantage le partage des Artistes.* Il ne me paroît guères qu'ils soient gens à se les refuser ; sur tout ceux qui s'occupant d'Arts tout-à-fait inutiles & par conséquent très-lucratifs , sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils



desirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choses , je ne ferois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.* Encore une fois , je ne vois point que nos Artistes soient des gens si simples & si modestes ; le luxe ne sçauroit regner dans un ordre de Citoyens, qu'il ne se glisse bien-tôt parmi tous les autres sous différentes modifications , & par tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout ; & le riche qui en jouit , & le misérable qui le convoite. On ne sçauroit dire que ce soit un mal en soi de porter des manchetes de point , un habit brodé , & une boëte émaillée. Mais c'en est un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets , d'estimer heureux le peuple qui les porte , & de consacrer à se

mettre en état d'en acquérir de semblables , un tems & des soins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas besoin d'apprendre quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vuës , pour sçavoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai passé le beau portrait qu'on nous fait ici des Sçavans , & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaisance. Mon Adversaire est moins indulgent : non-seulement il ne m'accorde rien qu'il puisse me refuser ; mais plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine & fausse politesse , il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrois que le vice se montrât à découvert ? Assurément je le voudrois. La confiance & l'estime renaîtroient entre les bons , on apprendroit à se défier des méchans, & la société en feroit plus

sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte , que de venir en trahison me frapper par derrière. Quoi donc ! faudra-t'il joindre le scandale au crime ? Je ne sçais ; mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-temps sur le scandale : si on les vouloit suivre à la rigueur , il faudroit se laisser piller , trahir , tuer impunément & ne jamais punir personne ; car c'est un objet très-scandaleux , qu'un scelerat sur la rouë. Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu ? Oui , comme celui des assassins de Cesar , qui se prosternoit à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être brillante , elle a beau être autorisée du nom célèbre de son Auteur , elle n'en est pas

plus juste. Dira-t'on jamais d'un filou ; qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément , qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole ? Non , couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie , ce n'est point honorer la vertu ; c'est l'outrager en profanant ses enseignes ; c'est ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent jusques dans le crime je ne sçai quoi de fier & de généreux , qui laisse voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rempante de l'hypocrite est semblable à un cadavre , où l'on ne trouve plus ni feu , ni chaleur , ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vû de grands scélérats  
rentrer

renter en eux-mêmes ; achever faiblement leur carrière & mourir en prédestinés. Mais ce que personne n'a jamais vû , c'est un hypocrite devenir homme de bien ; on auroit pû raisonnablement tenter la conversion de Cartouche , jamais un homme sage n'eut entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétablissement des Lettres & des Arts , l'élégance & la politesse qui regnent dans nos manières. L'Auteur de la Réponse me le dispute , & j'en suis étonné : car puisqu'il fait tant de cas de la politesse , & qu'il fait tant de cas des Sciences , je n'apperois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choses l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ses preuves : elles se réduisent à ceci. *On ne voit point que les Savans soient plus polis que les autres hommes ; au contraire , ils le sont souvent.*

*beaucoup moins ; donc notre politesse n'est pas l'ouvrage des Sciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de Sciences que de Littérature, de beaux Arts & d'ouvrages de goût ; & nos beaux esprits , aussi peu Sçavans qu'on voudra , mais si polis , si répandus , si brillans , si petits maîtres , se reconnoîtront difficilement à l'air maussade & pédantesque que l'Auteur de la Réponse leur veut donner. Mais passons-lui cet antécédent ; accordons , s'il le faut , que les Sçavans , les Poètes & les beaux esprits sont tous également ridicules ; que Messieurs de l'Académie des Belles-Lettres , Messieurs de l'Académie des Sciences , Messieurs de l'Académie Françoisse , sont des gens grossiers , qui ne connoissent ni le ton , ni les usages du monde , & exclus par état de la bonne compagnie ; l'Auteur gagnera peu de

chose à cela , & n'en fera pas plus en droit de nier que la politesse & l'urbanité qui regnent parmi nous soient l'effet du bon goût , puisé d'abord chez les anciens & répandu parmi les peuples de l'Europe par les Livres agréables qu'on y publie de toutes parts. (g) Comme les meilleurs maîtres à danser , ne sont pas toujours les gens qui se présentent le mieux , on peut donner

(g) Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs & les manières d'un peuple , il faut prendre garde de ne pas toujours retrécir ses vûes , sur des exemples particuliers. Ce seroit le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour sçavoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des Lettres , il ne faut pas chercher si un Sçavant ou un autre sont des gens polis ; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politesse , & voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe , de la liberté , & de toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une Nation , & sur lesquelles j'entens faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens : Examiner tout cela en petit & sur quelques individus , ce n'est pas Philosopher , c'est perdre son tems & ses réflexions ; car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques , & avoir fait très-peu de progrès dans la connoissance des hommes.

de très-bonnes leçons de politesse ; sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesans Commentateurs qu'on nous dit qui connoissoient tout dans les anciens , hors la grace & la finesse , n'ont pas laissé , par leurs ouvrages utiles , quoique méprisés , de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentoient point. Il en est de même de cet agrément du commerce , & de cette élégance de mœurs qu'on substituë à leur pureté , & qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur ; à Athènes , à Rome , à la Chine , par tout on a vû la politesse & du langage & des manières accompagner toujours , non les Sçavans & les Artistes , mais les Sciences & les beaux Arts.

L'Auteur attaque en suite les loüanges que j'ai données à l'ignorance : & me taxant d'avoir parlé plus en Ora-



teur qu'en Philosophe , il peint l'ignorance à son tour ; & l'on peut bien se douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raison , mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une distinction très-juste & très-vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce (*h*) & brutale , qui naît d'un mauvais cœur & d'un esprit faux ; une ignorance criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité ; qui multiplie les vices ; qui dégrade la raison , avilit l'âme &

(*h*) Je serai fort étonné , si quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorans & vertueux , pour m'opposer la liste de toutes les troupes de Brigands qui ont infecté la terre , & qui pour l'ordinaire n'étoient pas de fort Sçavans hommes. Je les exhorte d'avance , à ne pas se fatiguer à cette recherche , à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux ; ce ne seroit pas la peine de me répondre ; & par la même raison , je me croirai très-dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur tems à me soutenir le contraire.

rend les hommes semblables aux bêtes : cette ignorance est celle que l'Auteur attaque , & dont il fait un portrait fort odieux & fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'ignorance raisonnable , qui consiste à borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste , qui naît d'un vif amour pour la vertu , & n'inspire qu'indifférence sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme , & qui ne contribuent point à le rendre meilleur ; une douce & précieuse ignorance , trésor d'une ame pure & contente de soi , qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même , à se rendre témoignage de son innocence , & n'a pas besoin de chercher un faux & vain bonheur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumières : Voilà l'ignorance que j'ai louée , & celle que

Je demande au Ciel en punition du scandale que j'ai causé aux doctes , par mon mépris déclaré pour les Sciences humaines.

*Que l'on compare , dit l'Auteur , à ces tems d'ignorance & de barbarie , ces siècles heureux où les Sciences ont répandu par tout l'esprit d'ordre & de justice. Ces siècles heureux seront difficiles à trouver ; mais on en trouvera plus aisément où , grace aux Sciences ,* *Ordre & Justice* *ne seront plus que de vains noms faits pour en imposer au peuple , & où l'apparence en aura été conservée avec soin , pour les détruire en effet plus impunément. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes , mais plus justes ; en quelque tems que ce soit , comment la guerre pourra-t'elle être plus juste dans l'un des partis , sans être plus injuste dans l'autre ? Je ne sçaurois concevoir cela !* *Des actions moins éton-*

*nantes , mais plus héroïques. Personne*  
*assûrement ne disputera à mon Adver-*  
*saire le droit de juger de l'héroïsme ;*  
*mais pense-t'il que ce qui n'est point*  
*étonnant pour lui , ne le soit pas*  
*pour nous ? Des victoires moins san-*  
*glantes , mais plus glorieuses ; des Con-*  
*quêtes moins rapides , mais plus assu-*  
*rées ; des guerriers moins violens , mais*  
*plus redoutés ; sçachant vaincre avec*  
*modération , traitant les vaincus avec*  
*humanité ; l'honneur est leur guide , la*  
*gloire leur récompense. Je ne nie pas*  
*à l'Auteur qu'il y ait de grands hom-*  
*mes parmi nous , il lui seroit trop aisé*  
*d'en fournir la preuve ; ce qui n'em-*  
*pêche point que les peuples ne soient*  
*très-corrompus. Au reste , ces choses*  
*sont si vagues qu'on pourroit presque*  
*les dire de tous les âges ; & il est im-*  
*possible d'y répondre , parce qu'il fau-*  
*droit feuilleter des Bibliothèques &*

faire des infolio pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les Sciences, il n'a pû, ce me semble, avoir en vuë, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la mollesse des Epicuriens, ni l'absurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ces gens-là n'existoit de son tems. Mais ce léger anacronisme n'est point mefféant à mon Adversaire : il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates, & n'est pas plus obligé de sçavoir par cœur son Diogene-Laërce, que moi d'avoir vû de près ce qui se passe dans les combats.

Je conviens donc, que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des Philosophes de son tems : mais je ne sçais qu'en conclure, sinon que dès ce tems-là les vices pulluloient avec les Philosophes. A cela on me répond que c'est l'abus de la Philosophie, & je ne

penſe pas avoir dit le contraire. Quoi ! faut-il donc ſupprimer toutes les choſes dont on abuſe ? Oüi ſans doute , répondrai - je ſans balancer : toutes celles qui ſont inutiles ; toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur uſage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un inſtant ſur cette dernière conſéquence , & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les Bibliothèques & détruire les Univerſités & les Académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la Barbarie , & les mœurs ni gagneroient rien.\* C'eſt avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du ſçavoir à l'ignorance ; & l'al-

\* *Les vices nous reſteroient* , dit le Philoſophe que j'ai déjà cité , & nous aurions l'ignorance de plus. Dans le peu de lignes que cet Auteur a écrites ſur ce grand ſujet , on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté , & qu'il a vû loin.

alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les Nations ; mais on n'a jamais vû de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les sources du mal ; en vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oïseté & du luxe ; en vain même vous ramèneriez les hommes à cette première égalité, conservatrice de l'innocence & source de toute vertu : leurs cœurs une fois gâtés le feront toujours ; il n'y a plus de remède , à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir , & qu'il est blamable de désirer & impossible de prévoir.

Laïssons donc les Sciences & les Arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus ; cherchons à faire une diversion sage , & tâchons de donner le change

à leurs passions. Offrons quelques alimens à ces Tygres , afin qu'ils ne devorent pas nos enfans. Les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité ; elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire , par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loüé les Académies & leurs illustres fondateurs , & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable , le Médecin applique des palliatifs , & proportionne les remèdes , moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence ; & , ne pouvant plus approprier aux Peuples malades , la plus excellente police , de leur donner du moins , comme Solon , la meilleure qu'ils puissent comporter.



Il y a en Europe un grand Prince , & ce qui est bien plus , un vertueux Citoyen , qui dans la patrie qu'il a adoptée & qu'il rend heureuse , vient de former plusieurs institutions en faveur des Lettres. Il a fait en cela une chose très-digne de sa sagesse & de sa vertu. Quand il est question d'établissements politiques , c'est le tems & le lieu qui décident de tout. Il faut pour leurs propres intérêts que les Princes favorisent toujours les Sciences & les Arts ; j'en ai dit la raison : & dans l'état présent des choses , il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des Peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque Monarque assez borné pour penser & agir différemment , ses sujets seroient pauvres & ignorans , & n'en seroient pas moins vicieux. Mon Adversaire a négligé de tirer avantage

d'un exemple si frappant & si favorable en apparence à sa cause ; peut-être est-il le seul qui l'ignore , ou qui n'y ait pas songé. Qu'il souffre donc qu'on le lui rappelle ; qu'il ne refuse point à de grandes choses les éloges qui leur sont dûs ; qu'il les admire ainsi que nous , & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.

F I N.



R



